

à remettre

Né sous une meilleure étoile, il n'avait qu'à récolter ; sa reconnaissance serait sans doute égale aux bienfaits reçus, et la donatrice ne pourrait que se louer de sa nouvelle décision.

Lorsqu'elle faisait part de ses impressions à sa demoiselle de compagnie, celle-ci hochait silencieusement la tête.

— Enfin, ma chère, ce neveu-là, s'il me plaît moins que l'autre, a du moins le mérite de partager mes croyances et de flatter mes goûts.

— Oui, je le vois, disait la jeune fille.

— L'en blâmeriez-vous, par hasard ?

— A quoi bon ? Cela vous plaît ainsi ?

— Mais il me plaît surtout de connaître votre opinion personnelle.

— Eh bien, M. Laurent Forster manque de modestie. On dirait qu'il redoute de laisser voir sa surprise du bonheur inouï qui lui est octroyé.

— Il cache sa surprise, en effet, non sa gratitude.

— Oh ! ses explosions tendres sont fréquentes ! et je dois vous paraître, madame, une protégée bien froide à côté de tant de flammes !

— Ma belle railleuse, vous ne m'ôtez point de l'esprit une pensée bien flatteuse pour M. de Guerras. C'est que l'un des cousins, celui qui doit rester ici, a eu bien tort de n'y venir qu'en second.

Laurent n'en était point encore à s'inquiéter du souvenir plus ou moins profond laissé par le jeune avocat au Corsier. On en parlait naturellement fort peu et d'une façon très discrète.

Grisé par sa subite fortune, il ne savait pas en porter le poids sans faiblesse. Cette opulence, ces loisirs, ce parti de haute vie, si différents de l'atmosphère de la Verrerie-Forster, lui causèrent d'abord une sorte de vertige.

Avec infiniment moins de réserve que Pascal, on le vit user des équipages, des serviteurs, des amis du Corsier.

Une main prévoyante avait garni son portefeuille et prévenu ses fantaisies d'élégance.

Il eut l'art d'en apporter à sa tante les flatteuses satisfactions, et l'esprit de se maintenir dans les limites des convenances.

Ce fut une grande victoire remportée sur lui-même.

Beau-Rivage ne le comptait pas parmi ses habitués, mais seulement parmi ses visiteurs. Et la roulette, malgré ses tentations violentes, ne l'entrevit jamais autour de son tapis vert.

Cette prudence était inspirée au jeune homme par la crainte extrême de déplaire à la maîtresse de Corsier, dont l'austérité en matière de jeux et de plaisirs lui avait été promptement connue.

Peut-être se mêla-t-il bientôt un autre sentiment à cette crainte salutaire. La beauté de miss Barbara n'était point de celles qui passent inaperçues, bien qu'elle eût perdu la meilleure partie de sa grâce depuis l'intronisation de Laurent au château.

Cette grâce, tardivement éponouie, comme une fleur timide qui n'ose livrer au vent ses parfums, avait resplendi quelques semaines en rayons charmants sur toute sa personne, adoucissant ce qu'elle avait d'un peu hautain, métamorphosant ce qu'elle avait d'un peu grêle.

Aujourd'hui, la grâce, sans s'être envolée, avait replié ses ailes. Il restait la beauté un peu dure, la chevelure magnifique, la carnation sans rivale.

Laurent vit ces trésors naturels qui pouvaient servir de douaire à une princesse et qui étaient, en réalité, la dot de cette demoiselle de compagnie qui n'avait pas voulu devenir légataire universelle !

Mme Forster, avec sa franchise brutale, ne lui avait pas caché ce détail, qu'elle n'avait cru devoir le cacher à Pascal.

Peut-être même s'estimait-elle obligée à dévoiler le désintéressement de la jeune fille pour amener un de ses neveux à le reconnaître d'une éclatante façon.

Et comme elle aimait beaucoup cette orpheline, qui avait grandi à l'ombre de son égérie, cette solution entrevue n'avait rien qui répugnât à ses instincts d'Américaine.

Pascal avait été surtout touché de la noblesse discrète de la demoiselle de compagnie, Laurent fut particulièrement charmé de sa beauté.

L'automne était beau, un peu froid ; les promenades devenaient plus courtes et les élégances de Beau-Rivage s'envolaient vers des contrées plus favorisées du soleil.

Laurent voyait sans effroi arriver la saison mauvaise ; pourvu que les grands yeux de miss Barbara répandissent leur clarté dans le vaste salon aux lambris sombres du Corsier, qu'importeraient la neige au dehors, le vent dans les montagnes, la tempête là-bas sur les glaciers ?

La paix pouvait s'abriter dans ce logis superbe. La paix ! un bien qu'il avait désappris ! La paix ! un rêve formé toujours et jamais exaucé !

La vie de miss Barbara avait le don bizarre d'endormir le souvenir dans l'âme du malheureux et d'éteindre l'incessante plainte d'un remords mal étouffé qui le poursuivait jusque dans ses heures de joie.

Le grand calme de cette jeune fille apaisait sa fièvre ; sa voix le berçait ; son regard dégageait je ne sais quelle influence magnétique et bienfaisante qui portait dans le cœur de Laurent l'apaisement et l'espoir.

Il y avait tant d'années déjà que tout repos moral lui était refusé ! tant de nuits qu'il passait sans sommeil ! tant de tentatives désespérées pour boire l'oubli qui avaient misérablement avorté dans ses mains !

Cette onde rafraîchissante, où il baignait son cœur malade, lui paraissait le plus enviable trésor.

Imposante et glacée, miss Barbara avait plus de puissance. Plus accessible, elle l'eût troublé. Affectueuse, il eût redouté sa propre faiblesse et son besoin d'expansion.

La jeune fille semblait ne rien voir, ne rien soupçonner. L'animation qu'un habitant de plus, de cet âge, introduisait au Corsier, ne paraissait pas s'étendre jusqu'à sa superbe impassibilité.

Mme Forster, qui aimait les situations franches, lui dit un soir :

— Barbara, ma chère, je suppose fort qu'il dépendra de vous de vous appeler, quand vous le jugerez bon, Mme Laurent Forster.

— Je ne me crois pas faite pour le mariage, répondit-elle simplement.

## VI

Une pensée très généreuse, dont la solution préoccupait vivement Pascal de Guerras, avait ramené de bonne heure le jeune avocat à Paris, après ce qu'il appelait, avec un mélange de tristesse et de raillerie, ses "aventures suisses."

Sa position, ses relations, son influence, l'avaient mis à même de poursuivre depuis longtemps déjà le recours en grâce de la malheureuse Ismérie.

Plusieurs années écoulées depuis la condamnation, une conduite exemplaire, un caractère égal, des manières dignes, l'estime des sœurs, l'avis favorable du directeur de la maison centrale, suffisaient à motiver largement la faveur sollicitée.

Dans l'hypothèse, si vite dissipée, où Pascal aurait fixé sa résidence au Corsier, il n'aurait pas abandonné au hasard le soin de faire réussir sa requête et se fût ménagé toute la liberté voulue pour la mener lui-même à bien.

S'il avait quitté Paris momentanément, malgré cette entreprise ardemment conduite, c'est que l'époque des vacances judiciaires n'est point favorable à ces sortes d'études et qu'il était fort inutile d'intercéder auprès des juges d'Ismérie Morin, tandis que le plaisir de la chasse ou de la villégiature les possédait tout entiers.

Il revenait maintenant, avec la reprise des travaux judiciaires, plus pressant que jamais à soutenir sa sœur de lait dans sa revendication.

Ses nouvelles démarches le rempliraient d'espérances. On avait examiné au ministère de la justice le dossier d'Ismérie, les considérants, les apostilles de son recours en grâce, et, sans